

II Ae 37

LA POPULATION DE BAHIA

par

Jacqueline BEAUJEU - GARNIER

Professeur à la Sorbonne

et Milton SANTOS

Professeur à l'Université de Bahia (Brésil)

Extrait du « Volume jubilaire M.A. LEFEVRE » 1964



LA POPULATION DE BAHIA

par

Jacqueline BEAUJEU - GARNIER

Professeur à la Sorbonne

et Milton SANTOS

Professeur à l'Université de Bahia (Brésil)

L'Etat de Bahia occupe une bonne partie de la façade orientale du Brésil et s'étend sur un peu plus de 1000 km du Nord au Sud. Sur une superficie à peu près égale à celle du territoire français (563.367 km²) qui ne représente que 6,62 % de la surface brésilienne, vivaient 5.990.605 habitants au recensement de 1960, soit 8,4 % de la population nationale. La densité y est donc faible à l'échelle européenne (10,6 habitants au km²) mais légèrement plus forte que la moyenne brésilienne (8,3 %). Cet Etat occupe, en effet, une partie de la frange littorale qui est relativement peuplée par rapport au vide de l'intérieur du continent Sud-Américain.

La répartition de la population

Mais l'espace de Bahia même s'il n'a que 1000 km de largeur n'est pas uniforme et les influences littorales s'arrêtent bien avant la frontière intérieure de l'Etat. Sur une carte de la répartition des densités par municipes, en 1960, on peut distinguer grossièrement trois zones de population : tout d'abord une bande littorale s'étendant sur une cinquantaine de km de profondeur depuis le Nord du Reconcavo de Salvador jusqu'au Sud d'Ilhéus où les densités dépassent généralement 40 habitants au km² et même plus dans l'est du Reconcavo ; en second lieu, une vaste région qui comprend le reste de la zone littorale et toute la partie intérieure du Nord-Est au Sud-Ouest englobant une partie de la Chapada Diamantina et de la Serra Geral où les densités vont de 5 à 40 habitants au km² ; enfin, une troisième zone intérieure où les densités tombent généralement à moins de 5.

Mais il est évident que ces densités, évaluées à l'intérieur de municipes généralement assez vastes, sauf dans la zone tout à fait littorale autour de Salvador sont loin d'être uniformes et que l'image que nous venons de donner d'après la carte est extrêmement grossière et mérite d'être nuancée par les observations directes.

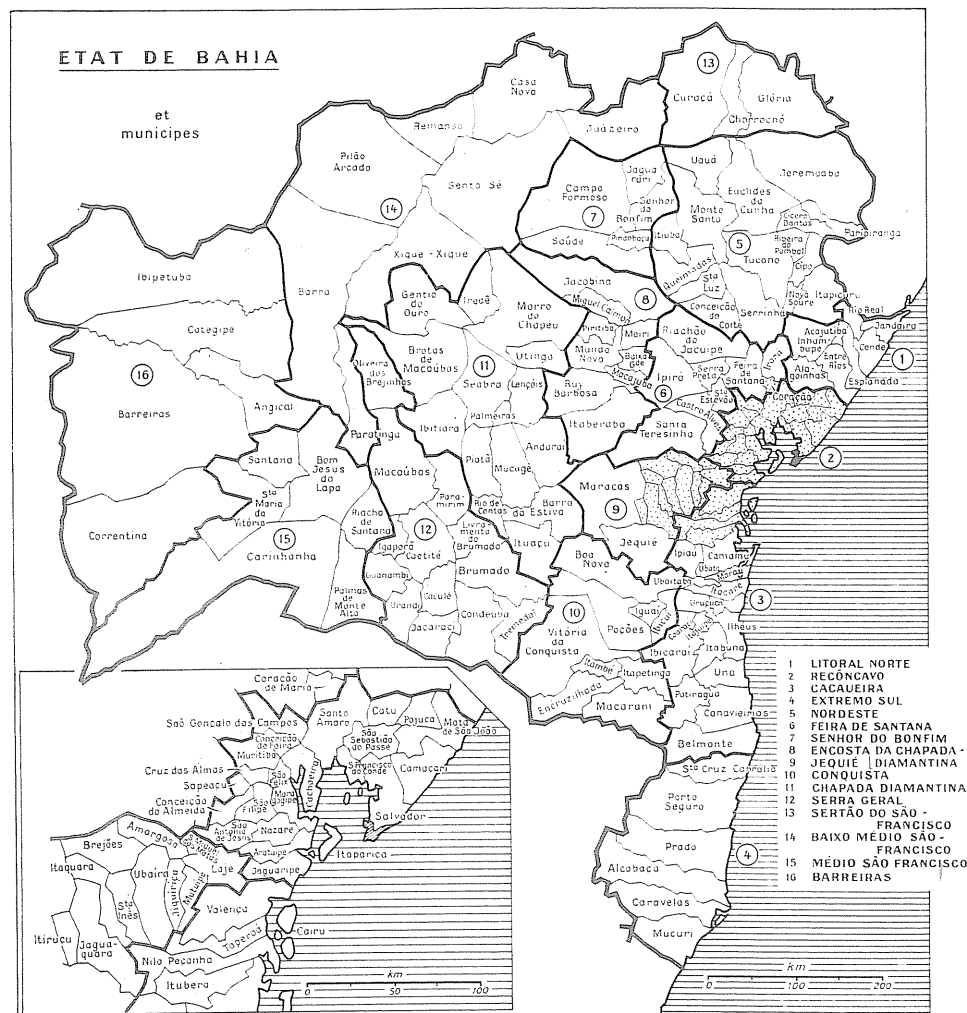


Fig. 1. — Carte d'orientation.

Tout le long de l'extrême bande littorale les dépôts sablonneux tertiaires de la bordure des *Tabuleiros*, plus ou moins recouverts de dunes de sable blanc quaternaire au Nord de la baie de Salvador et frangés vers le Sud de l'Etat de Bahia par les espaces semi-aquatiques de *Restingas* plus ou moins larges, sont assez peu peuplés. De petits groupes d'habitants vivent dans des hameaux de cases dispersées parmi les cocotier, les palmiers *piçava*; ils ajoutent aux ressources modestes de la cueillette, celles de la pêche. Parfois un estuaire ou un site plus avantageux a permis un groupement plus important comme celui d'un des plus anciens établissements de la colonisation sur cette côte, Porto Seguro qui compte actuellement 2697 habitants et forme la centre de liaison de la petite région qui l'entoure.

En arrière de cette première bande dont la largeur n'excède pas quelques kilomètres se rencontrent dans deux régions littorales de l'Etat de Bahia des concentrations de population beaucoup plus fortes; il s'agit de la zone du Reconcavo qui encadre la baie de Salvador, au Nord, et de la zone du cacao, autour d'Ilhéus, au Sud.

Le Reconcavo et ses abords offrent les plus fortes densités de l'Etat; il correspond au fossé tectonique déprimé entre deux zones cristallines et à l'intérieur duquel sont conservés des sédiments secondaires, essentiellement crétacés, dans une dépression qui a une centaine de kilomètres de largeur et environ 150 km du Sud-Ouest au Nord-Est. Le fond de la dépression est loin d'offrir une image uniforme aussi bien en ce qui concerne le relief que l'utilisation du sol et les densités de population. Si l'on excepte le phénomène urbain de Salvador et de ses abords sur lequel nous reviendrons, on peut distinguer depuis la zone littorale vers l'intérieur plusieurs bandes alignées du Nord-Est au Sud-Ouest:

— Le môle cristallin oriental qui limite le fossé au Sud-Est: il est couvert d'une forêt assez dense dans laquelle des clairières sont aménagées en petites exploitations avec des haies de bois, de roseaux ou même de poteaux et de barbelés, de l'élevage, des cultures de tabac; les petites exploitations y sont assez nombreuses; il tombe par un escarpement peu marqué sur le fossé.

— Le bord oriental du fossé est entièrement formé par des faciès sableux dûs soit à des sables tertiaires, soit à des faciès particulièrement sableux du crétacé supérieur; on a un fouillis de collines plus ou moins boisées avec très peu de cultures: un peu de manioc sur brûlis, quelques petites plantations de bananes et dans quelques bas-fonds alluviaux drainés, de minus-

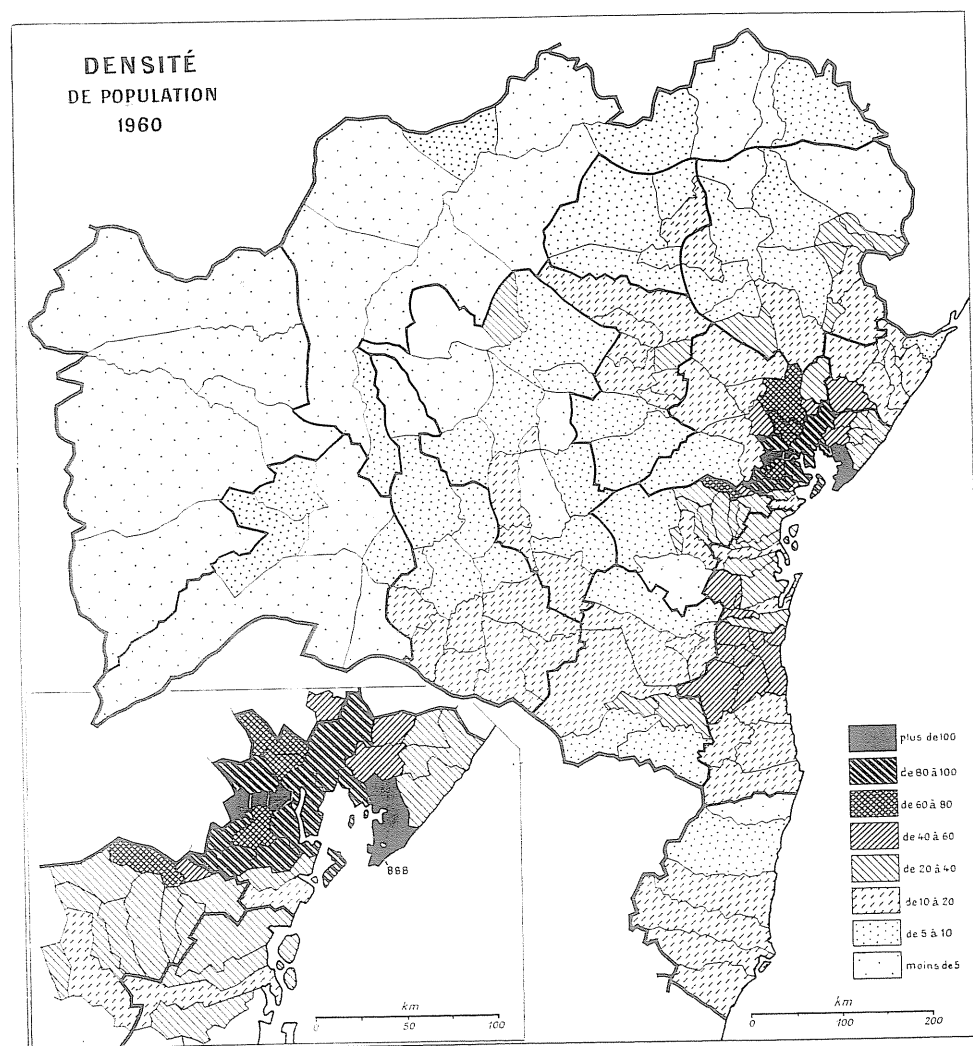


Fig. 2. — Densités de population en 1960 (par municipe).

cules implantations de cultures maraîchères. L'ensemble du pays est divisé en grandes exploitations avec un élevage très extensif et la population est très clairsemée.

— Une troisième bande très étroite est constituée par un faciès gréseux du crétacé avec des bassins beaucoup plus ouverts entre les collines, des fermes plus nombreuses, de grandes prairies qui occupent sans doute l'emplacement d'anciennes plantations de canne à sucre et où paît un abondant bétail; la canne à sucre commence à apparaître localement; il y a aussi des bouquets de forêts avec des palmiers à huile; certaines vallées sont très bien exploitées et la densité de la population augmente.

— La bande qui comprend presque tout le municipe de Santo Amaro, l'Ouest de ceux de Catu, Sao Sebastian do Passé, Sao Francisco do Condé, et se prolonge par l'Est de Cachoeira, de Maragogipe, de Nazaré et d'Ara-tuipé est le grand domaine de la canne à sucre avec les grandes plantations, les sucreries industrielles, les petits villages d'ouvriers des plantations de canne à sucre, rassemblés autour des usines ou dans les vieux bourgs sucriers; les densités deviennent très fortes et dépassent 80 habitants au km². C'est le domaine de la monoculture qui n'est pas sans défaut économiquement et socialement mais qui entretient une abondante population, car la canne, plantée chaque année au même endroit et cultivée tout au long de l'année, exige une main d'œuvre abondante.

— A l'Ouest de la zone de la canne à sucre, l'escarpement occidental du fossé fait réapparaître d'abord le jurassique et ensuite le cristallin: c'est le domaine du tabac qui commence, entremêlé de plantations d'orangers, de cultures de manioc, de plantations de bananes dans les fonds alluviaux; les petites exploitations dispersées au milieu des cultures sont nombreuses et les densités encore élevées.

— Insensiblement, on passe vers le Nord-Est et vers le Nord-Ouest et l'Ouest au domaine de l'élevage extensif. Les densités sont beaucoup moins élevées. Si certains municipes comme celui de Feira de Santana, apparaissent encore comme très peuplés, ils le doivent à l'existence d'une grande ville, marché de bétail, beaucoup plus qu'à l'intensité du peuplement du plat pays.

Tout autour de cet espace privilégié du Reconcavo, on s'éloigne aussi bien vers le Nord-Est que vers le Nord-Ouest à travers des plateaux plus ou moins accidentés où les densités oscillent de 10 à 20 habitants au km²; c'est le domaine de l'élevage semi-extensif avec des mouvements de transhumance associant les plateaux intérieurs et le Reconcavo.

A l'Ouest, s'ouvre une région beaucoup moins peuplée où les densités ne sont que de 5 à 10 habitants au km² : elle correspond à la Vallée moyenne du Rio Paraguaçu où la pluviosité est particulièrement faible, puisque, alors que l'on a 7 à 800 mm de pluie par an au Nord et à l'Ouest de Feira de Santana, il tombe moins de 500 mm dans ce bassin intérieur. Aussi est-ce une région d'élevage extensif ou, à la rigueur, vers le Nord, associé avec le système de culture dit « *capoeira* » qui comporte une rotation des terres sur brûlis avec un rythme de 10 à 20 ans, c'est-à-dire qu'il faut à peu près 100 hectares pour faire vivre une famille. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la population soit extrêmement faible.

Au Sud de cet ensemble, on retrouve une région plus peuplée qui correspond, au voisinage du littoral, à la zone du cacao, dont les extrémités atteignent le municipe de Nilo Peçanha au Nord et de Belmonte au Sud. C'est une région de propriétés de 20 à 100 hectares, divisées en *fazendas* où le travail du cacao retient une main-d'œuvre nombreuse pendant environ 8 mois par an, ce qui n'assure pas un peuplement fixe très important, mais la région est animée par de nombreux petits bourgs commerciaux, administratifs, culturels, des petites villes où résident la main d'œuvre et les propriétaires, et la densité moyenne apparaît relativement élevée (40 à 60 habitants au km² autour du port d'Ilhéus qui est aussi le centre commercial le plus important).

Quand on s'avance vers l'intérieur, l'humidité devient insuffisante pour permettre la culture du cacao qui s'accroche encore cependant aux pentes plus arrosées, exposées vers l'Est, du rebord du plateau ; l'activité qui devient prédominante est celle de l'élevage qui a gagné depuis l'Ouest, depuis l'intérieur sec et s'est avancée jusqu'à se fondre avec l'extrémité même de la zone du cacao. Dans la bande de contact, les deux formes d'exploitation sont souvent associées suivant les sols, les pentes, l'exposition et l'humidité ; en plus, des cultures de manioc, de tabac... sont pratiquées par de petits exploitants. Dans la zone la plus proche du cacao, la plupart des grandes exploitations d'élevage produisent du lait pour les marchés littoraux voisins, tandis que vers l'intérieur la spécialisation est plus poussée vers la viande. Grâce à l'association entre cultures et élevage, les densités sont relativement plus élevées surtout dans les municipes d'Itapetinga, Itambe, Poços. Le grand marché de la région est Victoria de Conquista.

Dans l'extrême sud de l'Etat, la forêt est encore à peine défrichée et les densités sont très faibles.

Dans tout l'Ouest de l'Etat de Bahia, l'aridité est grande à l'Ouest des lignes de hauteurs qui traversent l'Etat du NNE au SO et à travers les plateaux comme à travers les larges terrasses de la Vallée du Sao Francisco, la population est très clairsemée ; la terre est partagée en d'immenses domaines où se pratique un élevage ultra-extensif ou plutôt divagant avec quelques points d'eau ; en cas de sécheresse exceptionnelle, les catastrophes sont impressionnantes et la plus grande partie du troupeau disparaît. On ne trouve une série de lieux habités que le long de la Vallée du Sao Francisco qui est jalonnée par toute une série de petites villes, chefs-lieux de vastes municipes, presque déserts, et renfermant elles-mêmes de 2000 à 10.000 habitants. Ces petites villes ne sont reliées avec l'extérieur que par d'incertaines pistes et, pour certaines, par avion. Elles vivent du commerce du bétail élevé dans les solitudes voisines et de quelques cultures pratiquées dans la vallée lorsque cela est possible (canne à sucre, riz, maïs, patates, courges, tomates, salades, oignons...) ; il y a aussi des cultures en terrain sec de manioc, de ricin, de feijao, mais les cultures irriguées sont extrêmement restreintes et on cherche à les développer.

Ainsi la répartition de cette population apparaît très diverse, en fonction des conditions naturelles et donc des ressources.

La comparaison de la carte des densités avec la carte du revenu par municipe, montre bien la correspondance entre les zones de plus fortes densités et les régions disposant du plus fort revenu ; la comparaison aurait été plus éloquent si la carte des revenus avait été faite par tête au lieu de donner simplement l'image du revenu global par Etat. Les zones les plus favorisées sont la région urbaine de Salvador et de ses abords, les Etats renfermant les grands marchés du bétail de Feira de Santana et de Vitoria, les grandes régions de la culture et surtout de la commercialisation du cacao...

L'Evolution de la population

Cette population connaît un accroissement vigoureux. Entre 1940 et 1960, elle a augmenté de 52 % et entre 1950 et 1960 seulement, l'Etat de Bahia a connu une augmentation de 23,9 %. Ces chiffres peuvent nous paraître élevés cependant si on les compare à la moyenne brésilienne on voit qu'ils sont inférieurs à la croissance nationale qui a atteint 36,6 % entre 1950 et 1960. La proportion de la population de Bahia par rapport à l'en-

semble du Brésil est en régression constante ; elle représentait près de 14 % en 1872, 9,5 % en 1940 et, comme on l'a vu, 8,4 % seulement en 1960.

Quelle est la raison de cette évolution ?

On peut tout d'abord essayer d'évaluer la valeur de *l'accroissement* naturel. Pour l'Etat de Bahia la natalité calculée est de 46 % ce qui est légèrement supérieur à la moyenne donnée officiellement pour le Brésil, soit 43 %. C'est un taux relativement élevé si on le compare à ceux de la partie méridionale du pays où la valeur la plus faible est atteinte dans l'Etat de São Paulo avec 38 %, tandis que les valeurs les plus élevées se trouvent dans l'intérieur du Nord-Est (Ceara et Piauí 48 %).

De même, valeur moyenne pour le taux de mortalité avec 22,1 % alors que la moyenne brésilienne est de 20,6 traduisant des écarts qui vont de 12 à 15 % dans les Etats les plus méridionaux jusqu'à 26,8 % dans le Mato Grosso.

La différence entre ces deux taux donnerait un accroissement naturel de 24 % qui correspond bien à peu près à celui enregistré pour la période 1950-1960 ; mais les valeurs ne sont plus du tout satisfaisantes si l'on considère l'accroissement de l'ensemble du Brésil qui est de 36,6 % alors que le taux d'accroissement naturel ne donnerait officiellement que 23 %.

Il est donc bien difficile d'accorder une créance absolue aux statistiques du mouvement naturel de la population. On a du reste essayé de faire quelques expériences pour avoir une idée de la natalité et de la mortalité plus ou moins importantes suivant les différentes zones de l'Etat Bahia. Elles sont toutes décevantes.

Pour l'étude de *natalité*, on a d'abord considéré l'enregistrement des naissances. Mais une enquête rapide a permis de voir qu'elle était des plus fantaisiste. En effet, beaucoup de familles ne se mettent en règle avec l'administration qu'une fois de temps en temps, à l'occasion d'un événement particulier, et déclarant souvent à la fois plusieurs enfants nés au cours des années précédentes. Ceci est particulièrement fréquent dans les vastes municipes de l'intérieur sec où l'administration est assez lâche et les moyens de déplacement longs et difficiles. Pour certains municipes le taux de natalité oscille de 60 à 10 % d'une année à l'autre, traduisant ces anomalies. On a eu alors l'idée d'avoir recours aux déclarations des baptêmes. En effet, les églises disposent de registres et le nombre des baptêmes annuels est déclaré pour chaque municipe. Etant donné l'appartenance de la population en totalité

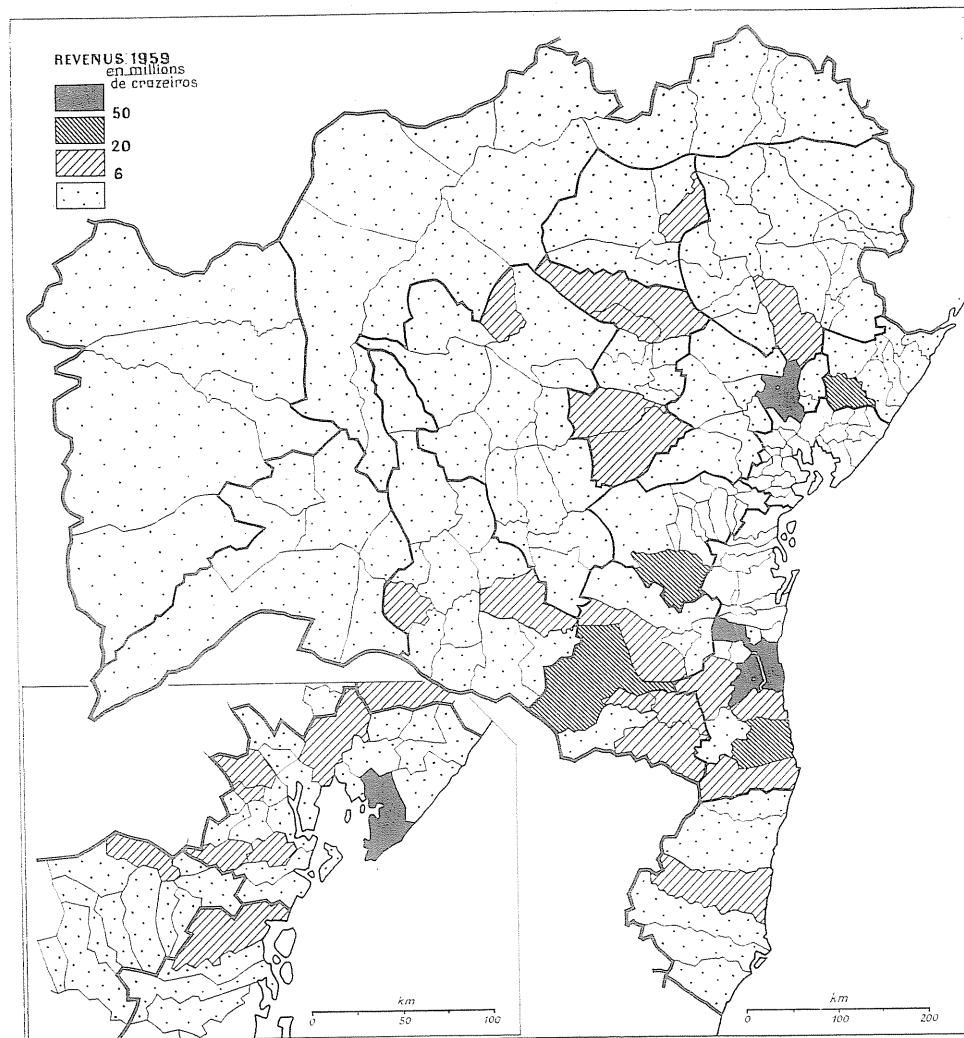


Fig. 3. — Les revenus totaux par municipe en 1959.

à la religion catholique et les croyances à l'importance du baptême dans la vie spirituelle du jeune enfant même en cas de mort, on pouvait penser que les parents le faisaient pratiquer le plus près possible de la naissance. Mais une carte dressée à partir des chiffres des déclarations de baptême de deux années consécutives a montré également des variations de taux beaucoup trop importantes pour être en rapport avec des variations effectives de la natalité.

Des chercheurs du Conseil National de Géographie de Rio¹ ont dressé, à partir des données du recensement de 1950, des cartes très intéressantes sur la composition par âge de la population. Nous avons examiné la carte de la répartition des moins de 15 ans et des moins de 5 ans pour l'Etat de Bahia. Malheureusement on ne peut pas en tirer de conclusions très certaines. A peine peut-on remarquer que la proportion des jeunes est beaucoup moins importante dans toute la région du Littoral central, depuis le Sud de la zone du cacao jusqu'au Nord du Reconcavo, et elle est spécialement faible dans les municipes de Salvador et du voisinage. Au contraire la proportion des jeunes est surtout élevée dans l'extrême Sud du pays, la zone d'élevage de Vitoria ; partout ailleurs elle est moyenne. On rapprochera ces constatations de la carte des variations de la population dont nous parlerons un peu plus loin.

On peut cependant ajouter, d'après des enquêtes personnelles, que la taille des familles a tendance à diminuer, en tout cas dans l'intérieur. Dans la Vallée du Sao Francisco, des chefs de famille interrogés ont déclaré que la taille idéale de la famille pour leur père était de 12 enfants, et pour eux-mêmes de 6. Il n'est pas rare dans ces régions de rencontrer des familles de 18 à 20 enfants. Au contraire, à Salvador, une enquête faite parmi les familles les plus pauvres et les plus déshéritées a montré que le nombre des enfants par femme était en moyenne de 3 à 6 suivant les races. Ce dernier trait confirme les indications de la carte de répartition des jeunes.

En ce qui concerne la *mortalité* régionale, il est tout aussi vain de vouloir l'étudier. Du reste, quand on circule à travers le pays et que l'on voit les petits enclos parmi les cocotiers ou les simples tombes disposées de place en place dans la Caatinga de l'intérieur où l'on enterre les gens à l'endroit même où on les découvre morts, on reste très sceptique sur la valeur des statistiques.

¹ Sous la direction de Lise et Nilo BERNARDES.

Les études faites d'après les différents recensements montrent encore un dernier trait au sujet de l'évolution de la population : Bahia est une terre d'*émigration* plus que d'immigration. Evidemment, quelques familles chassées par la sécheresse et la misère du sertão viennent bien s'installer jusque sur les côtes bahianaises, mais le mouvement inverse est beaucoup plus fort. Les statistiques montrent que l'Etat de Bahia ne compte que 2,92 % d'habitants nés hors des frontières de l'Etat. Inversement, il est, après Minas Geraes, celui qui fournit le plus à l'émigration : 8,42 % de ses fils vivent en dehors de son territoire. Ainsi, le bilan est négatif et il atteint 289.323 personnes. On trouve 13,6 % de la population de Brasilia formée par des natifs de Bahia, 10 % de celle de São Paulo... c'est dire la puissance d'attraction des grandes villes du Sud sur les Bahianais.

Les variations de la répartition

A l'intérieur même des frontières de l'Etat la population Bahianaise n'est pas stable. Elle se déplace même très sensiblement si l'on en croit la carte des variations de la répartition entre 1950 et 1960. Il faut toutefois souligner qu'il est, comme on vient de le démontrer, impossible de faire la part des différences d'accroissement naturel régional à travers l'Etat, mais les variations sont si importantes qu'elles imposent l'idée de *migration*.

Nous avons vu que la moyenne d'accroissement de l'Etat pour la période 1950-1960 atteignait 23,9 %. Parmi les régions qui ont connu un accroissement supérieur à 33 %, c'est-à-dire excédant largement cette moyenne, on voit tout d'abord les municipes de l'extrême sud qui ont presque doublé leur population au cours des dix dernières années. Si l'ensemble de la zone du cacao se maintient dans une bonne moyenne, les extrémités Nord et Sud enregistrent des pourcentages d'accroissement particulièrement importants, de même que l'arrière-pays formé par zone d'élevage de Vitoria. Autre foyer privilégié, la région de Salvador et d'une partie du Reconcavo ainsi que la bordure occidentale des zones d'élevage de Feira de Santana. Les municipes qui bordent la basse vallée du Sao Francisco entrent également dans cette catégorie, de même qu'un certain nombre de territoires isolés comme ceux d'Irece, d'Andaraí, de Guanambi...

Inversement on peut remarquer que tous les Etats ayant un accroissement inférieur à 20 ont subi en fait une régression par rapport à l'augmentation moyenne de la population Bahianaise. Dans cette catégorie se classent

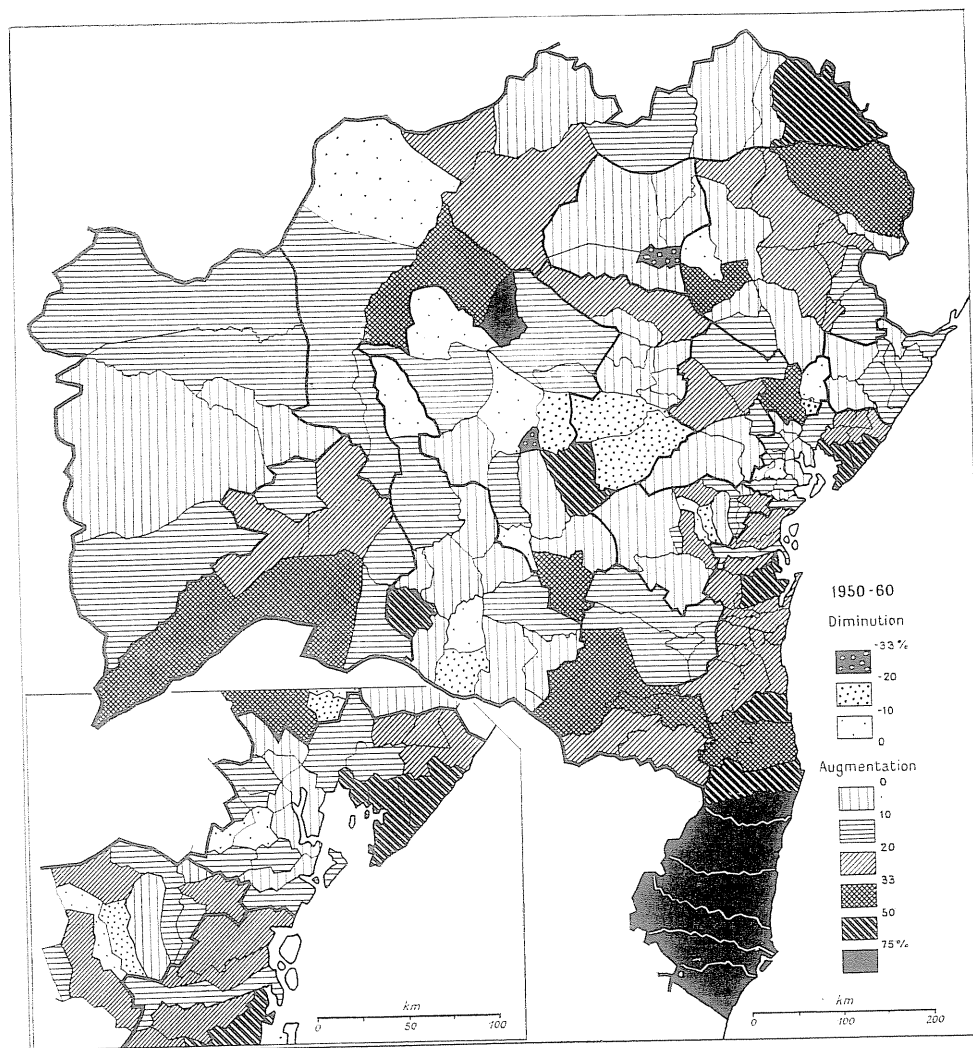


Fig. 4. — Variations de population entre 1950 et 1960.

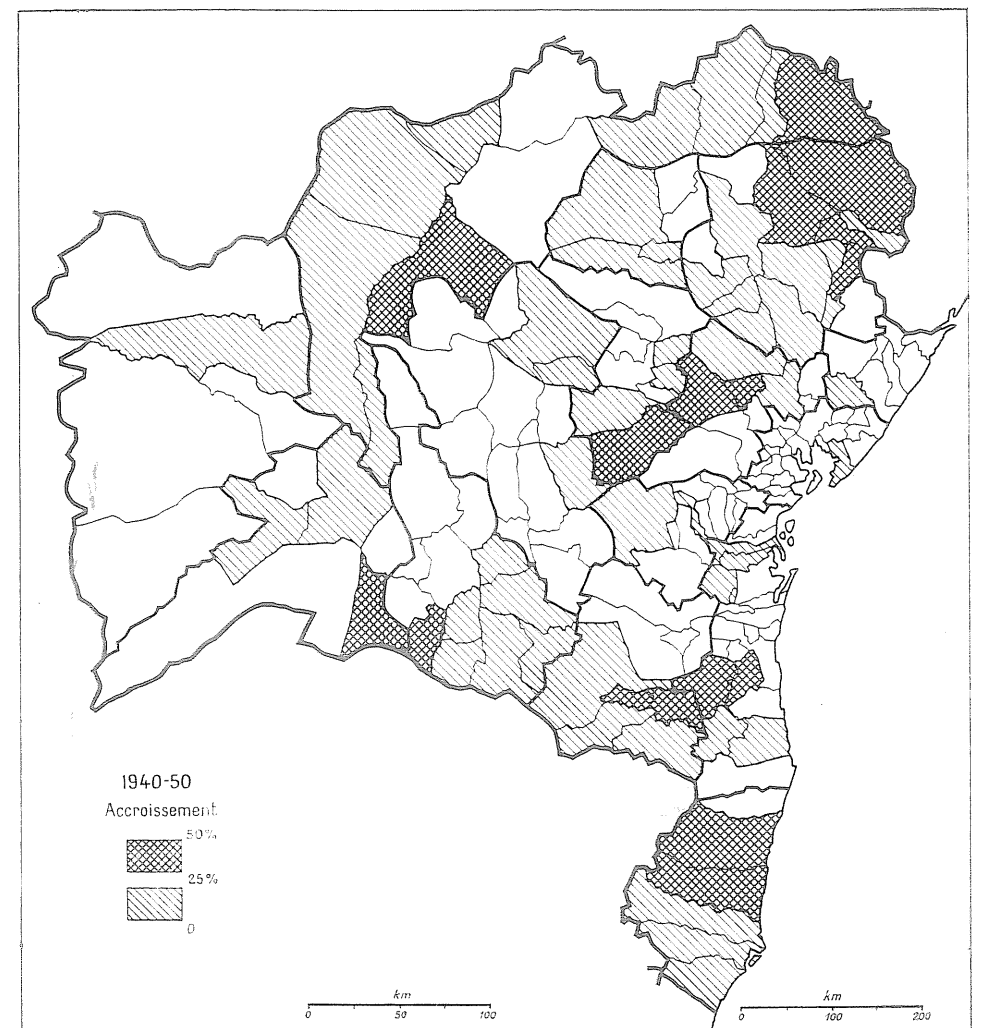


Fig. 5. — Variations générales de population entre 1940 et 1950.

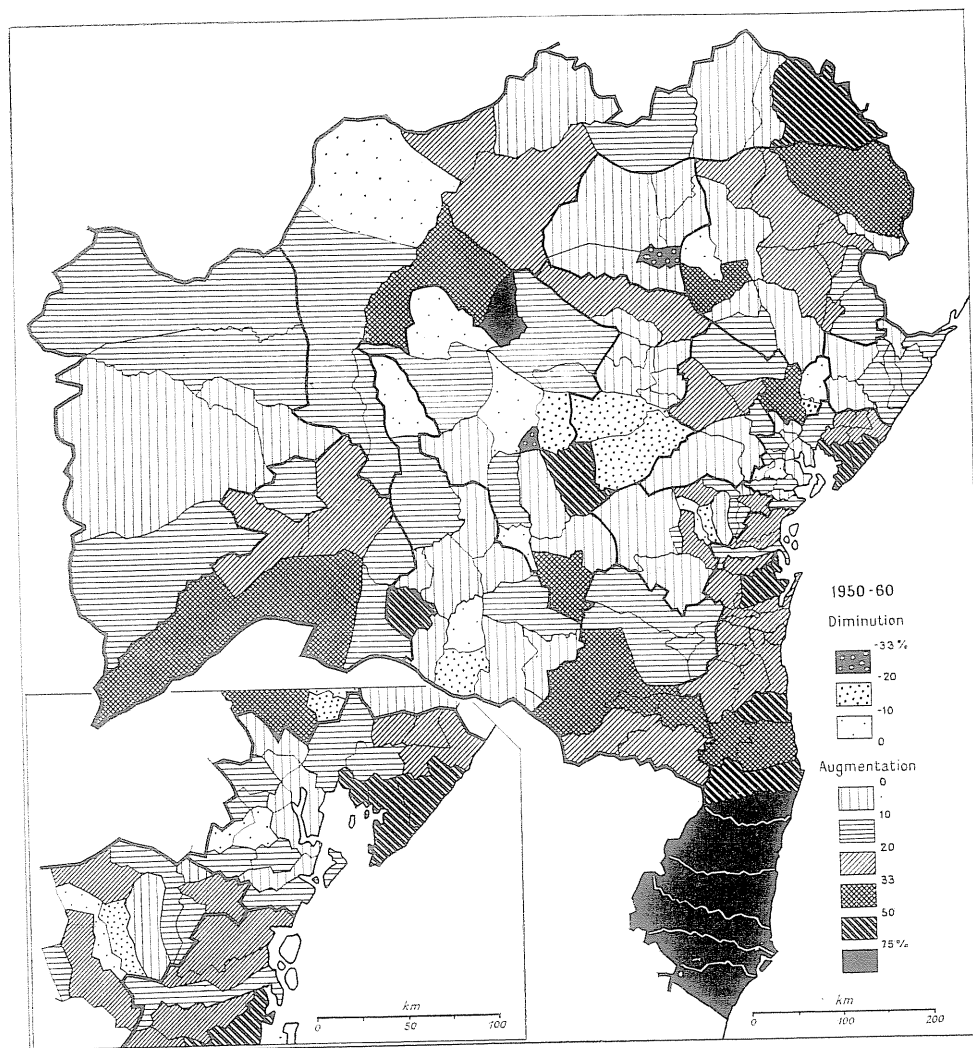


Fig. 4. — Variations de population entre 1950 et 1960.

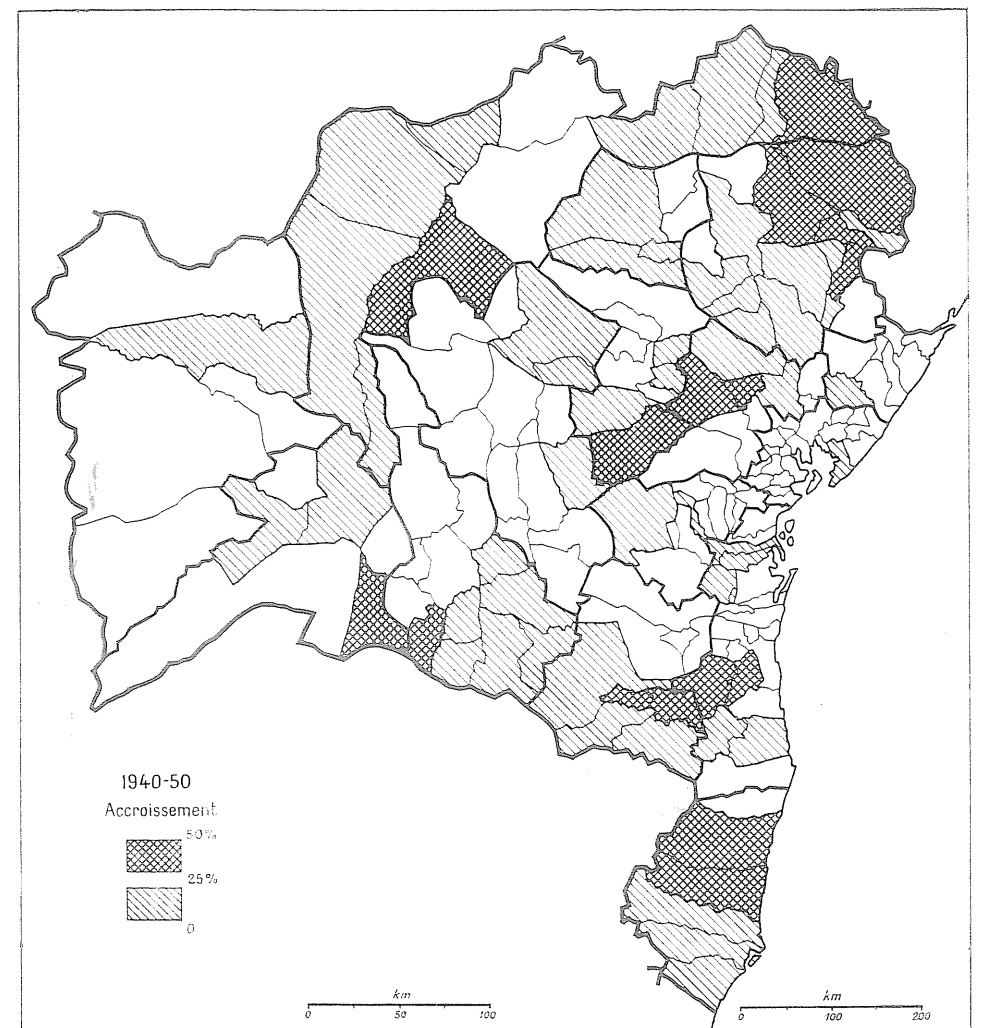


Fig. 5. — Variations générales de population entre 1940 et 1950.

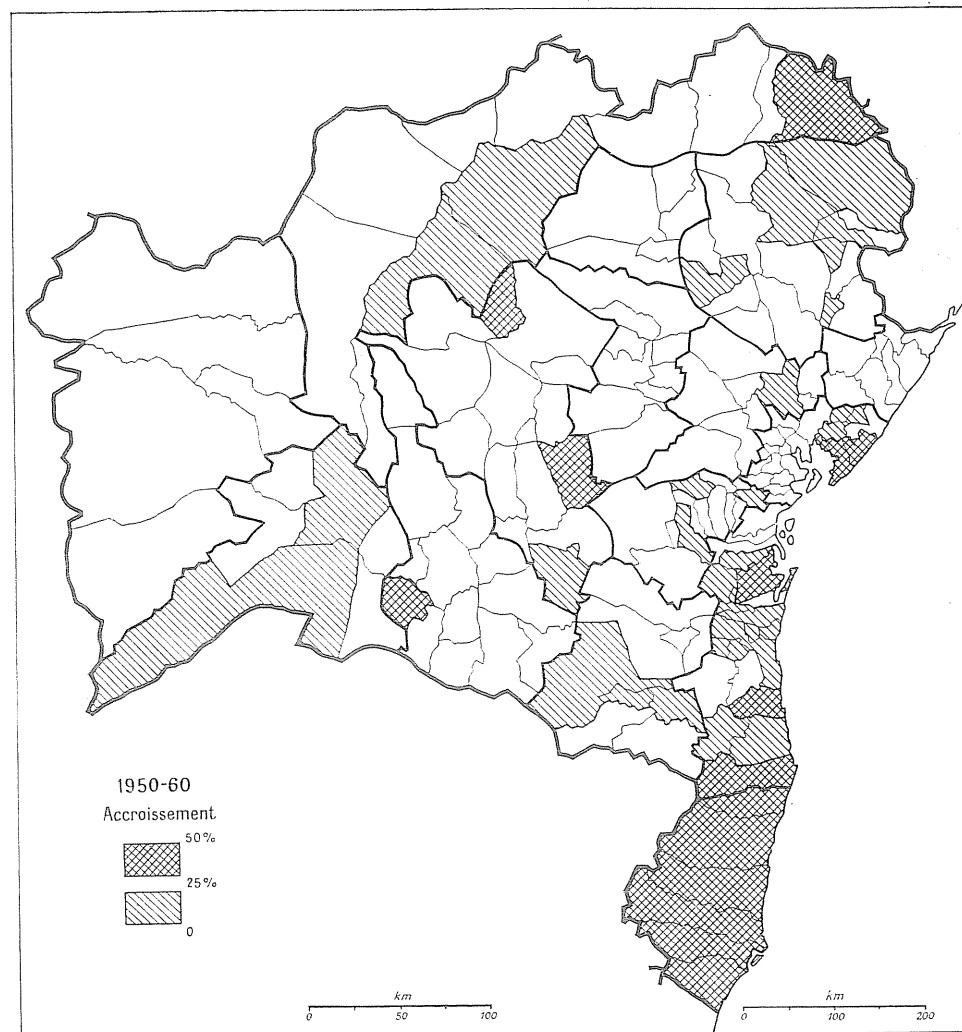


Fig. 6. — Variations générales de population entre 1950 et 1960.

presque toutes les régions montagneuses de l'intérieur à l'exception des quelques municipes que nous avons cités et de deux ou trois autres, et la régression est particulièrement forte à la bordure orientale de la Chapada Diamantina, au voisinage précisément du fameux municipe d'Andaraí qui, lui, a beaucoup augmenté.

On a représenté sur deux cartons annexes les variations de population les plus importantes pour les deux décennies consécutives 1940-50 et 1950-60. On peut remarquer que l'accroissement était beaucoup plus généralisé entre 1940 et 1950 qu'entre 1950 et 1960 ; on assiste à une espèce de concentration des amas de population, en rapport, nous allons le voir bien souvent, avec le développement des foyers urbains. D'autre part, on peut remarquer la persistance de certaines zones d'accroissement, en particulier, tout le Sud de l'Etat et le Nord-Est ainsi que la région immédiatement proche de Salvador.

Le premier phénomène avec lequel on est tenté de mettre ces variations de la répartition en rapport et celui du développement urbain. En effet, l'accroissement de la population urbaine a atteint 66,6 % au cours de la décennie 1950-60 alors que celui de la population rurale n'était que de 9 %.

Le développement urbain

La carte du taux d'accroissement des villes de plus de 5.000 habitants montre que 10 villes ont plus que doublé leur population en l'espace de dix ans.

La capitale, *Salvador*, elle-même a connu un accroissement massif. Elle est la cinquième des villes brésiliennes et est passée de 290.443 habitants en 1940 à 395.993 en 1950 et à 630.878 en 1960. Cela donne une augmentation de 120 % en 20 ans, de 60 % au cours des dix dernières années. On dispose, pour cette métropole, d'un certain nombre d'enquêtes : le taux de natalité y atteindrait 33,7 % et celui de mortalité 22,9. L'accroissement serait dû pour un peu moins d'1/3 au développement naturel de la population et pour plus des 2/3 au mouvement migratoire. 20.000 personnes en moyenne par an viennent s'installer dans la ville : les 3/4 sont originaires du Reconcavo et si l'on ajoutait 6,4 % qui viennent de la région de Feira de Santana, on peut dire que les 4/5 des migrants qui atteignent Salvador viennent d'un rayon de moins de 120 km autour de la capitale. Les nouveaux arrivants sont chassés par la misère, par le manque d'emplois et ils viennent vers la ville en espérant

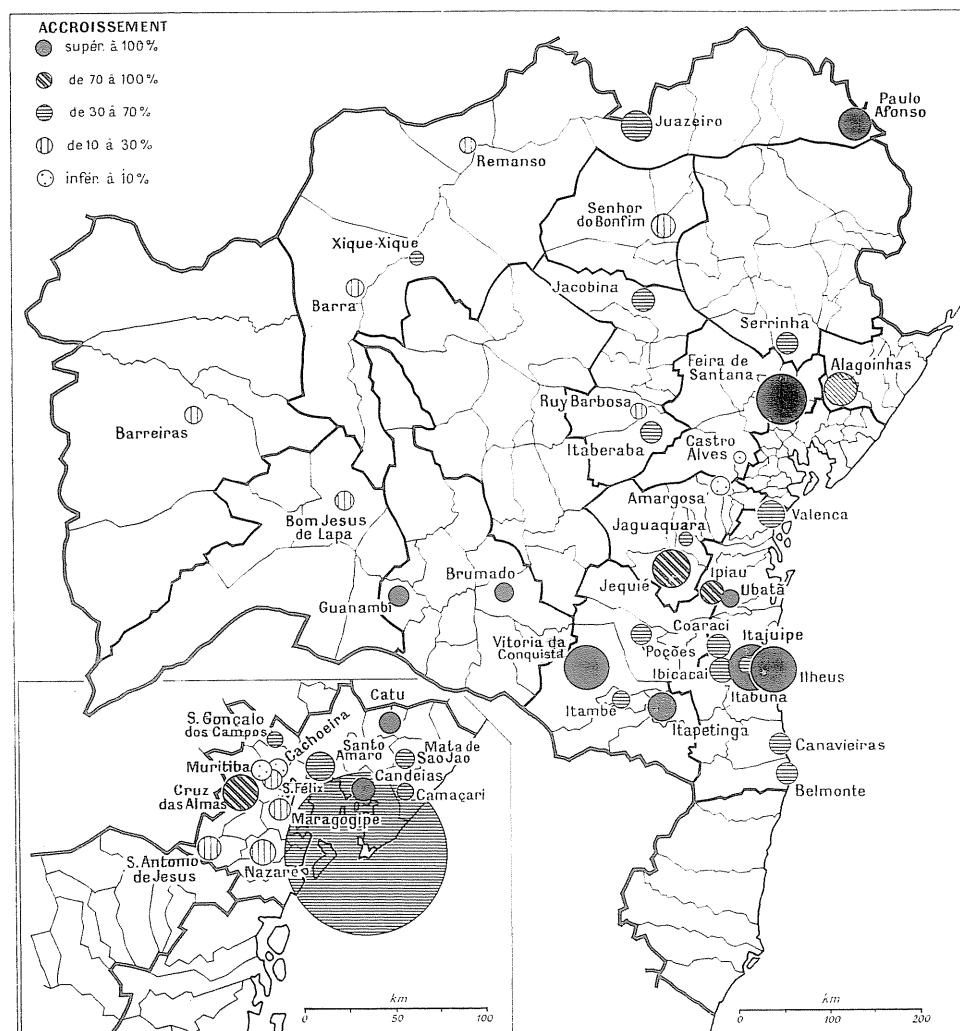


Fig. 7. — Variations de la population urbaine entre 1950 et 1960 : les villes sont représentées par des cercles proportionnels à leur population en 1960.

un sort meilleur ; mais pour un accroissement de plus de 230.000 personnes au cours des dix dernières années, il n'y a eu que 5000 nouveaux emplois industriels créés. L'enquête a révélé que la plupart des nouveaux arrivants déclaraient travailler dans le « tertiaire » c'est-à-dire qu'ils sont employés (et à vrai dire, les activités pétrolières se sont largement développées dans la ville), commerçants, fonctionnaires (surtout dans la police) . . . , mais le terme de « commerçant » recouvre trop souvent la petite marchande de beignets ou le marchand de paquets de cigarettes au détail, activité qui n'a avec le véritable commerce qu'un très lointain rapport. Pourtant les nouveaux urbains déclarent des gains moyens mensuels supérieurs à leurs ressources misérables d'avant la migration. Mais leurs conditions de logement sont souvent très mauvaises : ils occupent les vallées humides et malsaines, les vieux quartiers de maisons à taudis où ils s'entassent, les villages lacustres sur la lagune intérieure où la terre ne coûte rien à personne ou encore les collines tout autour de la ville où les petites maisons en construction légère se développent à une vitesse impressionnante. Beaucoup de ces nouveaux-venus se placent comme domestiques, surtout les femmes ou les filles ; elles font aussi un peu de lavage à domicile. Pourtant la scolarisation des enfants est meilleure et il y a un indéniable progrès économique et social par rapport à la situation antérieure.

Tout autour de Salvador, la floraison des villes du réseau urbain du Reconcavo offre des exemples de croissance très variés. Il se développe autour de la Capitale une véritable banlieue avec tous les caractères que nous connaissons à nos banlieues occidentales : d'abord de véritables petites villes de résidence, plus aisées vers la côte maritime, plus sordides vers la côte de la baie, puis de simples îlots de maisonnettes autour des gares du chemin de fer qui se dirige vers l'intérieur. En outre, à côté de ce phénomène de banlieue, l'essor de l'exploitation du pétrole² a provoqué la multiplication des habitants et des ressources dans des centres comme Candeias, qui est passé de 4.405 habitants à 12.151 avec un nombre d'emplois créés de 1106, Catu qui a cru de 3.558 habitants à 8891 avec 1003 emplois nouveaux dont 813 pour les ouvriers et 190 pour les techniciens ; Mata de São João qui a augmenté de 4766 individus à 8.119 avec 700 emplois dans l'industrie pétrolière. Des puits d'extraction, des canalisations de transport, une raffinerie entretiennent une activité peut-être disproportionnée avec la masse des ressources énergétiques

² La région fournit la plus grande partie du pétrole brésilien (4.300.000 T. en 1962) et les prospections continuent.

réelles. Pourtant les trois villes citées ci-dessus ont vu pousser des écoles, des maternités, des magasins, des cités ouvrières ; le chiffre de leurs impôts a presque triplé et le niveau des recettes municipales a été multiplié par 2,4.

A côté de ces florissantes cités que l'on peut qualifier d'industrielles, on enregistre encore la bonne tenue de Santo Amaro, la capitale du sucre, de Cruz das Almas où prospère un institut de recherches agricoles et, à la bordure du Reconcavo, du grand marché de bétail de Feira de Santana dont la prospérité croît à mesure qu'augmente la consommation de la viande dans les villes voisines ; ce marché agricole est passé de 35.000 âmes en 1950 à 61.612 en 1960.

C'est la même prospérité qui a touché une ville comme Vitoria da Conquista passée au cours de la même époque de 20.000 à 46.800 habitants.

Les marchés du cacao comme Ilheus et Itabuna sont également en pleine prospérité et atteignent actuellement autour de 50.000 habitants chacune.

Enfin, un type tout différent de croissance urbaine peut être relevé à Paulo Afonso. Cette cité n'existait pas en tant que ville en 1950 et elle possédait 19.499 habitants au recensement de 1960. Mais entre les deux a été construit là le grand barrage de la basse vallée du São Francisco qui ravitaille en courant électrique un vaste triangle allant depuis le Nord de Recife jusqu'au Sud de Salvador. Le territoire couvert par le ravitaillement en électricité qui atteindra, au maximum de la puissance, 1 milliard de Kwh par an sera sensiblement égal à celui de la France. L'usine a été construite par paliers : en 1956 on comptait 13.000 habitants à Paulo Afonso. Les travaux sont en grande partie souterrains et ont exigé un grand déploiement de main d'œuvre : ceci a donné naissance à une véritable cité industrielle qui a attiré autour d'elle tout un mouvement de concentration.

Enfin, dans le Sud, Brumado et Guanambi qui ont doublé leur population et atteignent respectivement environ 5 et 7.000 âmes ont dû leur croissance au développement des transports et des échanges, surtout Guanambi.

La carte souligne encore la disposition des villes de plus de 5.000 habitants dont la grande majorité est concentrée dans une bande située à moins de 150 km du rivage et comprenant à la fois les villes des régions côtières et celles du contact avec le plateau intérieur. Une seconde ligne à peu près Nord-Sud de croissance modérée souligne le bord de la Chapada Diamantina (Senhor do Bonfim, Jacobina, Itaberaba...) Enfin, d'autres centres de 5 à 20.000 habitants, de croissance modérée dans l'intérieur et plus accentuée quand on arrive à la basse vallée, suivent le cours du São Francisco, depuis Bom Jesus de Lapa jusqu'à Paulo Afonso.

Des exemples de colonisation agraire

Mais si la croissance de plusieurs centres urbains explique l'augmentation générale de la population pour de nombreux municipes, cette interprétation ne peut pas être généralisée. Dans quelques cas, il s'agit véritablement de phénomènes de colonisation intérieure. On en a retenu un certain nombre d'exemples.

Dans les municipes de la zone côtière méridionale s'étendent les derniers restes de la forêt vierge Atlantique côtière. Ce sont des arbres magnifiques d'un mètre environ de diamètre, de 40 m de hauteur. Au cours des 20 dernières années, un mouvement de peuplement vigoureux paraît avoir touché ces Etats qui ont encore pourtant des densités très faibles. Ceci est dû à la pénétration de plantations de cacao sous forêt qui se sont installées le long des vallées et constituent des îlots à peu près au centre de tous les municipes, en particulier le long des vallées du Mucuri, de l'Itanhém, d'un affluent du Jucuruçu... Le défrichement forestier est minime et les plantations sont installées sous le couvert des grands arbres. On se heurte à des problèmes de commercialisation en raison des difficultés des communications, ce qui limite le développement des cultures et paralyse l'exploitation forestière.

Plus au Nord, *dans la zone du cacao*, plusieurs municipes enregistrent un accroissement important : à l'extrême sud, ceux de Belmonte et de Canavieiras doivent également leur expansion à la multiplication des plantations de cacao qui trouvent ici un certain nombre de conditions favorables et ne sont pas loin des marchés de commercialisation ; dans le secteur occidental de ces municipes se développe l'interpénétration entre les cultures et l'élevage dont on a déjà parlé. Une autre spéculation fait son apparition, c'est celle du caoutchouc dont les plantations se sont beaucoup étendues dans la partie orientale d'Una sur l'initiative du Gouvernement brésilien qui a donné un certain nombre de concessions même à des Japonais et à des Brésiliens venus du Nord-Est ; le caoutchouc, contrôlé par un service officiel, n'est pas le seul en cause ; les cultures de légumes sont également en expansion grâce aux marchés de consommation que l'on trouve dans la zone voisine où le cacao absorbe toutes les forces de production. Au Nord de cette région, le Municipio de Camamu est également touché par le développement des plantations de caoutchouc réalisées ici sous l'égide de la grande Compagnie Nord-Américaine Firestone. On a encouragé les petits planteurs auxquels on a distribué des semences et la production a commencé en 1961. De toute manière, la

distribution de lots de terres favorise l'implantation de petits colons venus de l'intérieur et les communications maritimes faciles avec Salvador encouragent la production. On a même créé, pour le caoutchouc, des embryons d'usines de préparation sur place.

Dans l'intérieur, la croissance de la population du Municipe d'Andarraí est assez remarquable de même que le dépeuplement d'une partie des territoires qui entourent cet espace privilégié. Andarraí est passé de 19.457 habitants en 1950 à 31.259 en 1960, mais ce ne sont pas les urbains qui se sont multipliés mais bien les ruraux. Il s'agit ici du développement de la culture spéculative du ricin. Les grands propriétaires sont amenés à diviser leurs terres en petits lots confiés à des exploitants qui cultivent le ricin ; la production est collectée par des ramasseurs au profit de grandes sociétés de transformation. Les ramasseurs s'installent souvent comme commerçants fournissant à crédit les vivres et les marchandises et, le moment venu, rassemblant la récolte à un prix fixé d'avance. Cette organisation provoque un véritable afflux de colons et a littéralement transformé le paysage de la région.

Sans avoir autant d'importance partout, la culture du ricin est en notable développement dans tout le Nord-Ouest plus ou moins aride de l'Etat : le ramassage se fait au profit d'une grande société de Recife et le système appliqué est à peu près partout le même qu'à Andarraí. Une colonisation agraire du même genre a eu lieu à Irece sur l'autre versant de la Chapada Diamantina.

Une comparaison de ces variations dans la répartition de la population avec l'intensité des cultures spéculatives montre que certaines régions très cultivées, comme la zone du cacao ou celle de la canne à sucre, sont en fait des espaces de monoculture et que le problème du ravitaillement des travailleurs s'y pose en termes aigus. Dans l'intérieur, d'autres Etats apparaissent comme consacrant toutes leurs terres à la spéculation mais la proportion des cultures y est très faible, et l'élevage extensif occupe la plus grande place. Cette carte demanderait à être complétée par une carte de la proportion des terres cultivées, ce qui est impossible à cause des rotations et de l'incertitude sur les superficies exactes d'une année à l'autre.

Une autre comparaison est intéressante avec la carte de la variation des revenus par municipe entre 1956 et 1959 : on relève l'accroissement considérable des revenus dans la zone cacaoyère et dans la région industrielle de Paulo Afonso ; ensuite la masse des terres d'élevage du Reconcavo se classe

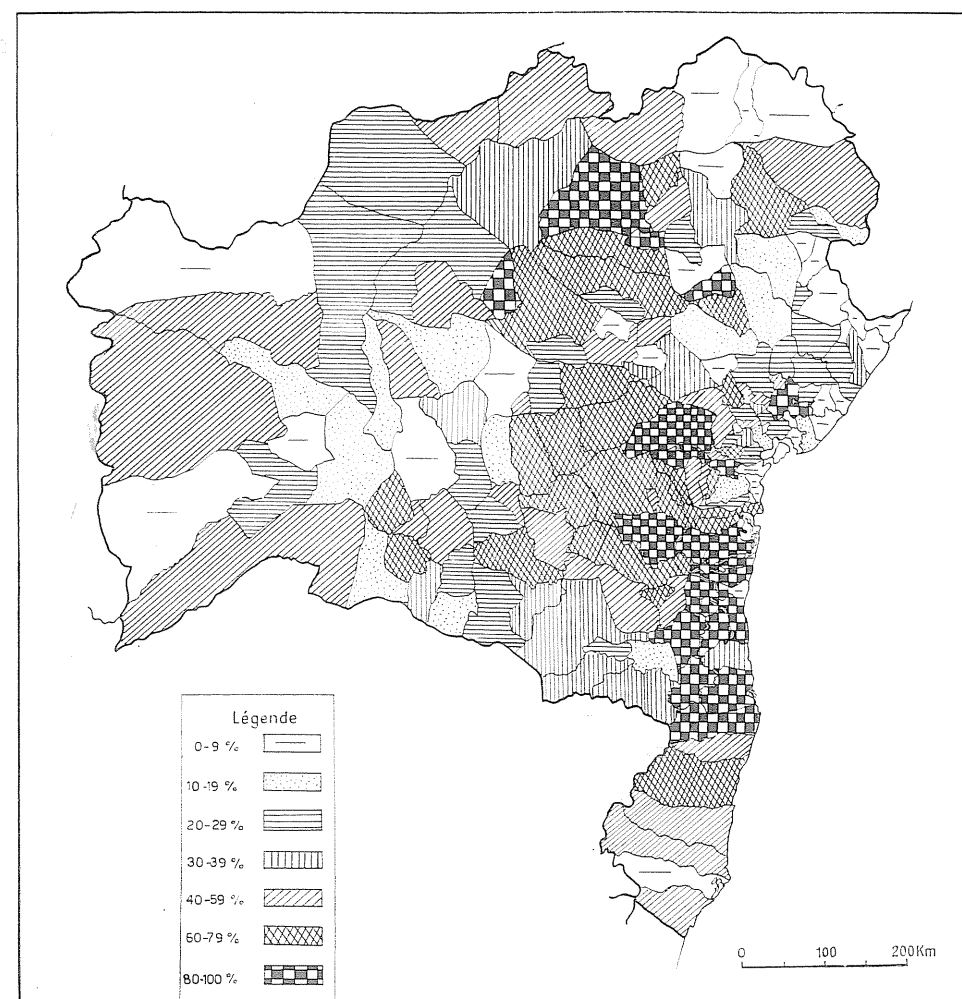


Fig. 8. — Proportion des terres cultivées occupées par des cultures spéculatives.

en bon rang et dépasse la moyenne de l'Etat, de même que les plateaux consacrés à l'élevage dans la région de Vitoria. L'appréciation des revenus par municipe est également chose délicate et il est impossible d'expliquer dans le détail toutes les variations constatées sur la carte.

Un Etat en cours de développement

L'étude de la population bahianaise peut permettre un certain nombre de conclusions : il s'agit de populations vigoureusement croissantes dans une région tropicale où n'existe à vrai dire jusqu'à maintenant aucune impulsion généralisée de développement.

Les régions de cultures traditionnelles (cacao, canne à sucre) ont fixé des colonies de peuplement relativement denses dans des conditions économiques et sociales qui ne sont pas toujours très satisfaisantes. La canne à sucre ne s'étend plus ; le cacao est encore une culture conquérante et permet de nouveaux défrichements et de nouvelles implantations de colons. Parmi les activités dynamiques récentes, il faut citer surtout l'élevage qui réalise de grands progrès (amélioration des possibilités de commercialisation, efforts pour rendre meilleure la qualité du bétail, tentatives d'association de cultures et de pâturages extensifs) ; même dans la Vallée du São Francisco, on a développé les plantations de palma (cactus) qui servent à l'alimentation du bétail pendant la saison sèche et on se penche sur les possibilités de l'utilisation d'un arbre spécialement vivace l'*algaroba* dont les pousses fournissent un fourrage de saison sèche apprécié.

Enfin, on constate que lorsque les grands propriétaires consentent à lotir leurs terres, même dans des conditions sociales douteuses, tout un peuple de petits paysans vient s'installer et vit sur les parcelles ainsi octroyées. Le ricin, à cet égard, jouit, à l'intérieur, d'une certaine faveur tandis que dans les zones plus humides les cultures de légumes, de tabac, d'oranges, pourraient prospérer. Dans la Vallée du São Francisco, le développement tenté de l'irrigation provoquerait incontestablement l'installation de cultures rémunératrices permettant soit la spéculation, soit l'amélioration du régime alimentaire des populations locales.

De toute manière un changement dans le régime des terres apparaît souhaitable ; la stérilisation de grandes propriétés est un non-sens économique et social. L'implantation de petites exploitations permettrait de freiner l'afflux vers les villes, en particulier vers Salvador où les gens ne trouvent pas de

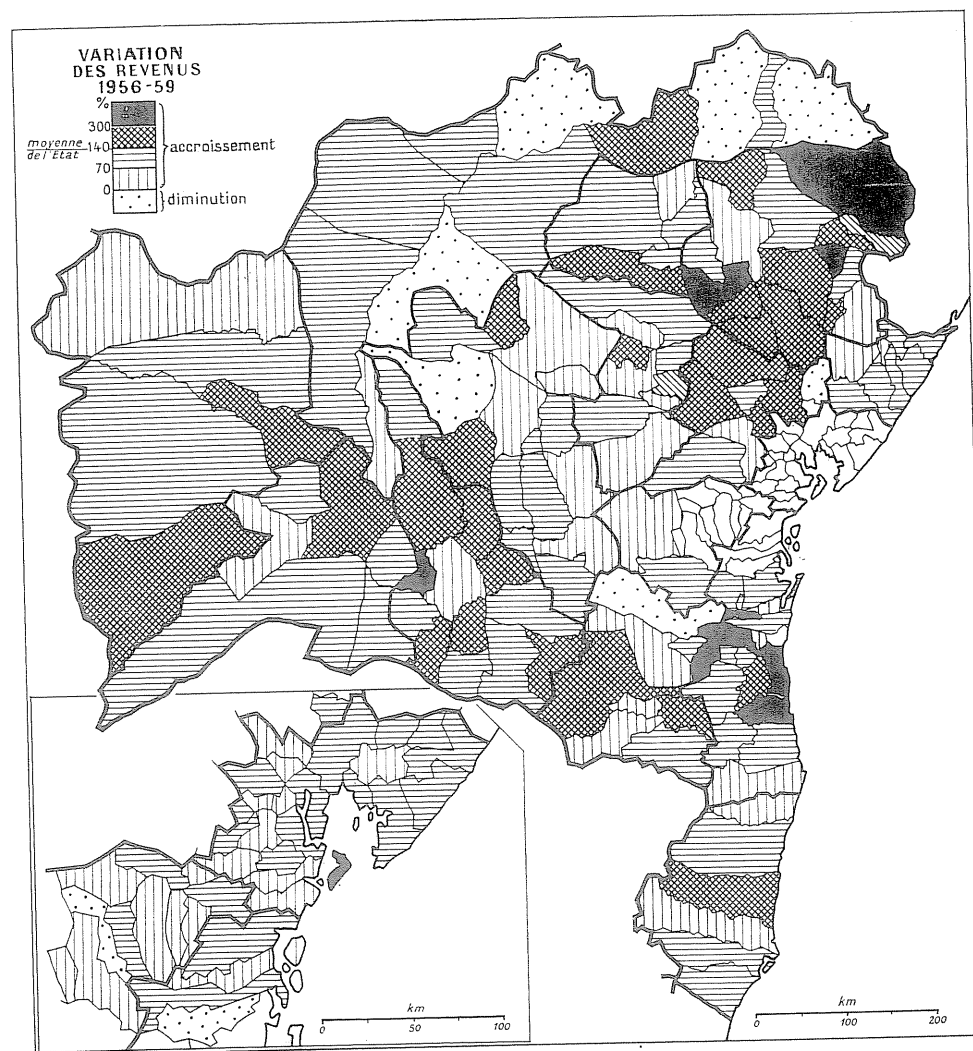


Fig. 9. — Variations des revenus par municipe entre 1956 et 1959.

travail digne de ce nom. Or, au cours des prochaines années, l'accroissement démographique n'est pas près de cesser, et il faudra trouver de quoi faire vivre des centaines de milliers de nouveaux habitants.

Les conversations avec les individus montrent que beaucoup ont pris conscience d'une nécessité de transformation économique ; on en parle aussi dans les milieux officiels. D'autre part, il y a de la terre et la main-d'œuvre disponible ne manque pas et augmente chaque jour, mais les progrès sont lents en raison du manque de formation des individus, de la faiblesse des moyens financiers et surtout de l'inertie des possédants. L'Etat de Bahia n'est peut être pas celui où les perspectives d'avenir sont les plus angoissantes, mais il constitue quand même un bon exemple des problèmes auxquels le Brésil va avoir à faire face dans les années qui viennent.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Cet article est le résultat d'un travail fait en collaboration avec le Professeur Milton SANTOS, directeur de l'Institut de Recherches Régionales de l'Université de Bahia. Les cartes, sauf la fig. 8, ont été établies par le Service cartographique de l'Institut de Géographie de Paris, sous la direction de Monsieur MALLET.

Outre les documents imprimés, de nombreuses données statistiques proviennent des relevés inédits de la Direction d'Etat des Statistiques à Salvador.

Brasil : 7ème recensement général du Brésil 1960.

Bahia : Fascicule spécial de l'Etat de Bahia pour le recensement de 1960.

Bahia : Livret-guide n° 6 du 18^e Congrès International de Géographie, 1956.

Anuario Estatístico do Brasil : publication annuelle.

Contribuições para o Estudo da Demografia do Brasil, 1961.

Milton SANTOS : *A rede urbana do Recôncavo*, 1959.

Milton SANTOS : *Les difficultés de développement d'une partie de la zone sèche de l'Etat de*

Bahia : La vallée moyenne du fleuve Paraguaçu. Ann. de Géogr. 1963, p. 314-330.

Milton SANTOS : Etudes et enquêtes sur la zone du cacao.

R.L. STEVENS and P.R. BRANDAO : *Diversification of the Economy of the Cacao coast of Bahia*.

Brazil, Econ. geogr. 1961, p. 231-253.

J. BEAUJEU-GARNIER : *Les Migrations au Brésil*, Inf. Géogr. N° 5, 1962, p. 193-196.

J. BEAUJEU-GARNIER : *Les Migrations vers Salvador (Brésil)*, Les Cahiers d'Outre mer, 1962, p. 291-300, Tome xv.

J. BEAUJEU-GARNIER : *La Région du São Francisco-Moyen*, Bulletin de l'Association de Géographes Français, 1962 : N° 305-306, p. 105-118.